

EXIL ET DESEXIL – UNE PETITE REFLEXION AUTOBIOGRAPHIQUE

Peter Streckeisen, sociologue Université de Bâle, le 5 juin 2019

Deux fois dans ma vie, j'ai pris la fuite, je me suis exilé en quelque sorte, tout en élaborant des voies pour le desexil de l'exil.

Première expérience d'exil

La première fois, c'est quand j'ai quitté ma région d'origine. J'ai grandi en Suisse orientale, dans le canton de Thurgovie, au bord du Lac de Constance. C'est une région périphérique. Le village dans lequel on habitait, avec ma famille, est un ancien village de paysans et de pêcheurs. Bien sûr, il n'y avait plus beaucoup de paysans et de pêcheurs, mais l'image du village restait marquée par ce passé. En tout cas, c'était ma propre perception des choses. Il y avait aussi de l'industrie dans la région, mais elle était en train de péricliter à l'époque de ma jeunesse.

Quoi qu'il en soit, ce genre de questions ne m'intéressait pas beaucoup à l'époque. J'avais juste l'impression de vivre dans une partie du monde qui n'était pas faite pour moi. Un endroit où on ne pouvait pas bien vivre, en tout cas pas les jeunes, en tout cas pas moi. Peut-être ce malheur était dû à une combinaison de facteurs que je ne comprenais pas bien. J'étais fils de médecin dans un ancien village de paysans et de pêcheurs, ce qui veut dire que j'étais sous observation par les villageois. J'avais trois frères, et à l'adolescence je commençais vaguement à comprendre que j'étais plus « intellectuel » et plus « politique » qu'eux. Et j'étais timide. C'est seulement au gymnase que le monde s'ouvrait un peu à moi, que j'avais davantage d'amis, que je commençais à me défouler un peu et à faire ce type de petites bêtises que beaucoup de jeunes hommes font.

Mais alors, le sentiment d'urgence qu'il fallait quitter cette région devenait encore nettement plus fort. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits pour sortir avec les copains. C'était un endroit ennuyant et ennuyé, rien n'était permis, tout devait rentrer dans l'ordre. « Bünzli-Schweiz », mais à la périphérie. Et quand j'ai commencé à m'intéresser aux questions politiques, je me suis vite rendu compte que j'étais largement minoritaire avec mes idées plutôt humanistes au début, qui évoluaient vers la gauche notamment autour de deux moments forts : la résistance face aux mouvances xénophobes (le cas des Démocrates suisses etc.) et la protestation contre l'achat de nouveaux avions

de combat par l'armée suisse. Je me rappelle avoir participé à une « manif antifasciste » à Weinfelden, alors que dans ce grand village il n'y a normalement jamais de manifestations. Je me rappelle avoir participé à la grande manifestation du GSSA (groupe pour une Suisse sans armée) à Berne contre les FA-18. J'ai écrit un long texte indigné après le refus de l'adhésion de la Suisse à l'espace économique européen en 1992, plein d'illusions sur « l'idée européenne ». Et au gymnase j'ai écrit une fois une copie très engagée en faveur de l'émancipation des femmes, basée sur le roman « Nora » de Ibsen ; mais les filles de ma classe ne comprenaient pas du tout le sens de cet engagement ; les copains non plus d'ailleurs (ce qui était moins étonnant). Je me défoulais un peu en allant regarder des matchs au stade, en faisant de la musique (je jouais la batterie), en buvant dans les « bars » ; mais au fond de mon cœur, il me semblait que dans cette partie du monde, personne ne me comprenait.

J'ai donc quitté ma région d'origine et j'étais certain que je n'allais jamais y retourner pour y vivre. Après l'école de recrue pour le service militaire obligatoire (un moment de grande souffrance psychique et politique ; je n'ai pas réussi à m'exiler, je ne l'ai même pas essayé, quelle honte...) je suis allé à Lausanne pour continuer mes études. Passage de la campagne à la ville, de la Suisse orientale en Suisse romande. J'étais passionnée par les études, et je commençais à militer dans un groupe marxiste, qui ne s'appelait pas marxiste. Il y avait les mouvements dans le secteur public, et nous avons même organisé une grève à l'université (bagarres avec les libertaires et la jeunesse socialiste inclus). Par pragmatisme, je gardais quelques liens avec ma région d'origine. Ma compagne, originaire de Thurgovie comme moi, vivait en Suisse allemande. Avec mes parents, je m'entendais mieux grâce à la distance qui nous séparait désormais. Mais au fond je développais une attitude de distanciation, de désintérêt, voire d'un certain mépris à l'égard de ma région d'origine. Je n'avais même pas conscience de cela, mais je pense rétrospectivement que les personnes qui m'entouraient devaient le sentir quelque part. Par exemple, je n'avais pas du tout envie d'être en contact, à Lausanne, avec des Suisses allemands, ou de parler en dialecte. Plus tard quand j'ai eu des enfants, j'ai même décidé de leur parler en français plutôt qu'en allemand, alors que j'habitais de nouveau en Suisse allemande (à Bâle, pour être plus précis). Mon dégoût du dialecte pesait sans doute lourd dans cette décision.

J'étais passionné par Pierre Bourdieu et la manière dont il analysait la reproduction des inégalités sociales. Mais pendant longtemps, je ne

comprenais pas l'importance des inégalités régionales. Classe, genre, nationalité : bien sûr, tout cela était important. Mais pourquoi Bourdieu dans ses textes distingue entre Paris et la province ?! Cela me semblait superflu, ou bien, à la limite, je me disais : cela doit être important en France avec la domination d'une méga-métropole, mais pas chez nous en Suisse. C'était un refus de comprendre et d'analyser le fait, peut-être d'abord pour des raisons politiques : analyser les inégalités de classe, c'est utile pour développer la lutte de classes ; les inégalités de genre pour le féminisme ; la discrimination xénophobe pour l'antiracisme ; mais à quoi bon analyser les inégalités régionales ? Mais probablement au-delà de ce parti-pris politique, il y avait un refus plus profond de l'ordre du refoulement : analyser les inégalités régionales m'obligerait à un retour sur mon propre passé en tant que personne issue d'une région périphérique et dominée culturellement. Car c'est bien de cela qu'il s'agissait : C'est une région dont on se moque souvent, un dialecte qu'on ridiculise, une partie de la Suisse juste bonne à produire des pommes, au mieux. Depuis la plupart des régions suisses, la Thurgovie commence là où la Suisse s'arrête (à l'est de Zurich, éventuellement de Winterthur). Elle fait partie de l'Orient au sens orientaliste du terme (voir l'expression « Mostindien », par exemple).

Avec le temps, la sociologie qui a d'abord tant contribué à m'éloigner de ma région d'origine, m'a ensuite aussi aidé en quelque sorte à me la réapproprier ; l'analyse sociologique m'a permis en tout cas de porter un regard modifié, plus réfléchi sur la Thurgovie. Dans le film « La sociologie est un sport de combat », Bourdieu mentionne la douleur causée par l'aliénation culturelle qu'il a subi en passant du Béarn à Paris, et du milieu rural au milieu des intellectuels parisiens. Il mentionne un artiste de sa région d'origine qu'il adore, au fond, mais qui « a le tort » de parler ce dialecte dont Bourdieu s'est défait et qu'il ne supporte plus d'entendre. Bourdieu sait très bien que c'est bête et injuste de sa part, mais il ne sait pas changer son attitude. Je me suis alors rendu compte qu'il m'était arrivé quelque chose de similaire. Et j'ai commencé timidement à repenser ma propre trajectoire, et à défendre parfois ma région d'origine, notamment dans un milieu d'intellectuels ou d'activistes de gauche qui pensent que les régions de campagne qui votent UDC sont peuplées par des gens qui ne comprennent pas les enjeux des temps modernes (« ewiggestrig ») ou bien sont tout simplement racistes. La lecture des livres d'Eribon, notamment « La Société comme verdict », m'a également permis d'approfondir cette réflexion plus récemment. Il me semble que je suis mieux en mesure aujourd'hui de rendre justice à ma région d'origine, à mes parents et à ma famille, et donc

aussi à moi-même. Cela n'implique pas d'ignorer ce qui me déplait ; cela ne me conduit pas à vouloir retourner vivre là-bas ; mais c'est tout de même un petit « Retour en Thurgovie », réflexion sur une expérience d'exil mal comprise pendant assez longtemps.

Deuxième expérience d'exil

La deuxième fuite avait l'air plus réfléchi et mieux maîtrisée ; et pourtant, je suis toujours encore en train d'en découvrir les conséquences. C'était quand j'ai quitté l'université pour aller travailler dans une Haute école spécialisée (HES).

J'avais été un très bon élève, d'un point de vue purement scolaire en tout cas ; j'étais passionné par les études, notamment au début ; et pourtant à la fin de mes études je pensais que je n'étais pas fait pour l'université, comme parcours professionnel. Il y avait, d'un côté, un point d'honneur politique : nous membres d'un groupe marxiste étions convaincus d'être trop politiques, c'est-à-dire trop dangereux, pour être admis aux postes dirigeants du monde académique. Quelle illusion ! Mais peut-être je sentais aussi les traces de mon origine d'une région culturellement dominée qui me faisaient douter de ma capacité à intégrer une élite de production culturelle. Aujourd'hui encore je trouve souvent que mon expression orale ou écrite n'est pas tout à fait à la hauteur, notamment en comparaison avec des personnes issues du monde intellectuel et/ou urbain. Quoi qu'il en soit, quand j'ai eu l'opportunité d'avoir un poste d'assistant universitaire j'ai tout de même saisi l'occasion. Par la suite, j'ai travaillé pendant 14 ans à l'université de Bâle, doctorat et habilitation compris. Mais au terme de cette période relativement longue, je savais que je n'étais définitivement pas fait pour rester à l'université ; c'était seulement pour d'autres raisons que celles que je pensais au début.

Avec beaucoup d'autres, je me suis battu pour l'université. Nous nous sommes opposés à sa transformation en entreprise. Nous avons voulu empêcher que des branches d'études soient éliminées. Nous avons critiqué la surexploitation d'une force de travail académique précaire dont nous faisons partie, ainsi que les relations de pouvoir hiérarchiques, quasi-féodaux, internes à l'université, car nous étions convaincus qu'elles nuisaient à la qualité de l'enseignement et de la recherche. Notre vision de l'université, ce n'était donc pas celle d'une haute Ecole qui s'élève au-dessus du commun des mortels, mais plutôt celle d'une école universelle qui ouvre ses portes à tout le monde et qui traite des questions les plus diverses auxquelles l'humanité est confrontée.

En ce qui me concerne, j'aurais aimé continuer mon parcours professionnel au sein de l'université en tant que simple chercheur et enseignant, sans devenir professeur avec toutes les responsabilités (et vanités) que cela entraîne. Peu à peu, je me suis rendu compte que ce genre de parcours n'était pas prévu par l'université, car il manquait les attributs de « l'excellence ». J'ai obtenu les titres académiques nécessaires pour devenir professeur, mais je ne voulais pas le devenir. Je suis devenu le père de trois enfants entretemps, ce qui a quelque peu dé- et/ou recentré mes intérêts et mes énergies. En tout cas, je voulais « avoir du temps pour les enfants » et « prendre en charge la moitié du travail domestique ». Et aussi, je n'étais pas prêt à partir à l'étranger, ni à travailler 100% alors que j'étais engagé à 50%, comme beaucoup de collègues le faisaient. Et je ne voulais pas développer un comportement stratégique, voire opportuniste, dans le choix de mes sujets de recherche et d'enseignement. Dès lors, tout en m'attribuant des qualifications académiques élevées (jusqu'à l'habilitation), l'université m'a disqualifié en constatant que je n'étais pas « excellent ». Quand nous avons revendiqué le droit de travailler à temps partiel et d'être reconnu comme chercheurs de qualité sans être professeur, le recteur dans une Tribune publique a répondu qu'il était impossible d'être « excellent » sans s'investir complètement dans le travail scientifique.

Il était donc clair que je devais quitter l'université et chercher un travail ailleurs. J'ai donc fait un choix conscient, et je ne l'ai pas ressenti comme un échec personnel. Il n'en reste pas moins que ce deuxième exil, à la différence du premier, était douloureux. À fur et à mesure que je savais mieux analyser le système universitaire, l'analyse ne servait plus qu'à mieux comprendre, mais aussi à me consoler, en quelque sorte, et à confirmer mon choix. Je pense que ce sont souvent ceux qui échouent, au bout du compte, qui savent le mieux analyser un système ; alors que ceux qui réussissent leur carrière peuvent rester pris dans un cercle d'enchantement, ou bien surtout d'aveuglement, fait de refoulements multiples. L'université peut être (ou bien : elle pourrait être) un endroit magnifique et précieux ; mais c'est actuellement aussi une machine à reproduire les inégalités sociales et - pire - à produire des violences symboliques terribles, qui peuvent se transformer en violences politiques, économique, physiques, et autres. Il suffit de se rappeler que aussi bien le colonialisme que l'oppression des femmes et l'enfermement des « fous » (la liste pourrait être allongée) ont été justifiés par des universitaires. Lorsque j'étais membre élu de la faculté pour représenter les intérêts du dit « corps intermédiaire », mon centre d'intérêt personnel s'est déplacé peu à peu de l'intervention politique (plus ou moins désespérée ou perdue d'avance) vers

l'analyse ethnographique de cette petite et étrange population de professeurs, qui doivent se démontrer réciproquement, au jour le jour et par des rituels académiques interposés, leur « excellence » extraordinaire, tout en subissant des coups de la part des politiciens et managers universitaires qui sont de moins en moins enclins, aujourd'hui, à respecter les règles de la liberté académique.

Engagé par la Haute école spécialisée (HES) de Zurich en septembre 2016, j'ai obtenu pour la première fois dans ma vie, à l'âge de 41 ans, un contrat de travail à durée indéterminée. Il est même basé sur un décret (« Verfügung ») du canton. Je suis donc presque un fonctionnaire, expression qui n'est plus guère utilisée aujourd'hui. J'ai passé des « juniors » (un « junior » avec trois enfants) aux « seniors » sans devenir un professeur (en Suisse allemande, le titre de « professeur » est attribué de manière beaucoup plus restrictive que dans le monde francophone ; traditionnellement, il est réservé aux professeurs d'université ; son usage dans le monde HES est encore objet de multiples controverses). Le cadre de la HES, comparé à celui de l'université, est plus propice au travail en équipe et à l'ancrage de l'enseignement et de la recherche dans un contexte local ou régional qui entoure l'école. Le fossé entre « juniors » et « seniors » est moins profond, surtout sur le plan symbolique. Et les vanités académiques sont plus limitées. Les HES aussi tentent de développer un discours d'excellence, mais heureusement, elles réussissent moins bien que les universités. Bien sûr, j'ai perdu une partie de ma « liberté académique ». Mais en tant que « privat-docent » – statut sans salaire –, je garde toutefois une fenêtre à l'université de Bâle en enseignant un séminaire par semestre, et là je choisis très librement mes sujets.

Deux leçons à tirer

Y a-t-il donc des leçons à tirer de ce double exil ? Spontanément j'en vois deux.

1. Il me semble que l'analyse sociologique peut être un instrument de *desexil*. Non pas dans le but de réintégrer l'univers que j'ai quitté, mais pour mieux comprendre ce qui s'est passé et ce que j'ai fait, et donc pour rendre justice aux personnes en présence et aux endroits ou aux institutions en question. L'analyse sociologique peut aussi, et c'est sans doute plus étonnant, être un instrument de consolation, car elle permet une compréhension non seulement analytique, mais aussi empathique et profonde sur le plan humain, comme bien des sociologues l'ont expliqué et démontré. L'analyse ne doit pas rester coupée des sentiments, des expériences, des douleurs, aussi personnelles qu'elles soient. En même temps, elle peut mettre en garde contre des comportements

problématiques et des attitudes injustifiées. Par exemple, j'ai compris qu'il n'est pas acceptable de mépriser une région toute entière et les personnes qui l'habitent pour des raisons qui tiennent, au fond, à des difficultés personnelles de trouver sa place au monde et dans la société.

2. Lorsqu'on est passionné par une idée ou une perspective, il y a un risque de perte de contact avec la pluralité de réalités sociales qui nous entourent. On peut se manœuvrer dans une situation un peu « hors sol », tout en étant absolument convaincu de savoir ce qu'il faut faire pour améliorer et/ou pour analyser le monde social. J'ai vécu des moments comme ça, notamment avec le militantisme et les études. C'étaient des phases d'apprentissages riches, des moments d'excitation, mais aussi d'auto-isolement et, il faut le dire, d'un certain aveuglement. Une manière de s'exiler du monde sans s'en rendre compte. Mon premier exil, quitter la Suisse orientale, a ouvert la voie à ces moments « hors sol », alors que mon deuxième exil, quitter l'université, a probablement mis un terme pour toujours à ce genre de passions politico-professionnelles. Il a fallu une série de déceptions et de désillusionnements, de découvertes souvent douloureuses, pour renouer contact avec quelques réalités perdues de vue. Ces douleurs étaient absolument salutaires. Je suis maintenant convaincu que l'engagement politique aussi bien que le travail de recherche doivent être solidement ancrés dans le monde concret et quotidien dans lequel nous vivons, plutôt que de vouloir s'élever au-dessus de ce monde et du « commun des mortels ». Et j'essaie donc, dans le cadre de mes possibilités, disponibilités et capacités personnelles limités, de poursuivre ces deux idées qui me sont devenues chères à travers exil et desexil : agir politiquement sans devenir un politicien, et faire de la sociologie sans devenir un professeur.

Bâle, juin 2019.